

Journée du 12 mai : « Intelligence et Dyslexie : quel parcours pour l'enfant et l'adolescent »

*Intervention de Claudia Jankech-Caretta,
Spécialiste FSP en psychologie de l'enfant
et de l'adolescent et en psychothérapie
www.jankech.ch*

« Intelligence et Dyslexie : un parcours semé d'embûches, souffrance, d'incompréhension et marginalisation »

Je suis heureuse de vous voir si nombreux aujourd'hui et de pouvoir partager avec vous mon expérience avec les enfants en difficulté scolaire. La détection et la prise en charge tardive ou insuffisante des enfants dyslexiques m'ont interpellée ces dernières années.

Plus l'enfant est intelligent, plus la détection se fait tardivement, dans des conditions difficiles, notamment au moment de l'orientation.

Il s'agit de mon expérience mais je l'ai suffisamment partagée avec des logopédistes et des parents. Il semble bien qu'elle corresponde à une réalité, dont l'ampleur m'échappe. De vous voir si nombreux, constitue probablement un début de réponse.

Les enfants dyslexiques représenteraient 10% de la population enfantine.

Selon une recherche de l'Association Nationale Pour les Enfants Intellectuellement Précoces (France), il y aurait 30% de dyslexiques parmi les enfants à haut potentiels reconnus. Sous ces chiffres, il y a des enfants et des adolescents, avec leurs parcours difficiles et leurs souffrances, partagées souvent par toute la famille.

La dyslexie n'est pas une mode.

Le Dr Pringle Morgan l'a décrite en 1896. Parlant de Percy, 14 ans, il disait que ce jeune « aurait pu être le meilleur élève si l'enseignement avait été oral ». Mettant ainsi en relief les capacités de son patient, capacités qui n'étaient pas reconnues à l'école, vu la place considérable prise par l'écrit. Pour poser le diagnostic de dyslexie il est essentiel de savoir si le sujet dispose d'une intelligence normale. Ainsi, l'intelligence est prise en compte dans le diagnostic et c'est donc l'écart entre le niveau intellectuel et le niveau de lecture qui détermine le trouble. Ce décalage est plus ou moins grand selon les élèves mais il existe toujours.

Je pense à tous les enfants qui souffrent car leurs camarades les traitent d'incapables, en voyant qu'ils ne savent pas lire! Il y a donc une réelle incompréhension. Pourquoi ?

Je vais vous parler de 4 situations qui peuvent expliquer la difficulté à détecter la dyslexie:

- 1) Parfois l'échec de l'enfant semble être global: la difficulté le paralyse, sa progression scolaire est bloquée. Comme quelqu'un qui, s'étant brûlé en touchant la cuisinière n'oserait pas s'en approcher et ne se nourrirait plus. Il sera facilement considéré comme un enfant peu compétent voire en déficit intellectuel et parfois orienté

dans une classe à effectif réduit si la dyslexie n'est pas détectée et traitée rapidement.

Je me souviens d'Albertine* (prénom fictif), que l'enseignante de 2^{ème} avait adressée en consultation psychologique pour un retard scolaire global, elle ne progressait dans aucun domaine. D'origine étrangère, cette enfant avait perdu complètement toute vivacité dès son entrée en primaire. Le bilan psychologique a mis en évidence un niveau intellectuel dans la norme et une absence de pathologie psychique, j'ai adressé cette enfant en logopédie. Très vite, le diagnostic de dyslexie est posé, la prise en charge instaurée. Albertine a progressé dans tous les domaines et elle a pu montrer ses capacités intellectuelles, elle a repris courage. Ce phénomène peut se rencontrer si l'enfant ne sait pas dessiner ou écrire ou calculer. Valentin ne savait pas dessiner à l'école enfantine. Son repli a atteint un tel degré que l'enseignante s'est même demandé s'il n'était pas autiste. Il a suffi de lui dire qu'il était très intelligent, et donc capable d'apprendre, pour que son comportement change radicalement et qu'il montre ses compétences tout en s'ouvrant sur le plan relationnel.

- 2) Il arrive que l'intelligence masque complètement le trouble, grâce à des stratégies permettant de ne pas lire ! Géraldine* est envoyée par sa pédiatre qui pense qu'elle devrait sauter une classe car elle s'ennuie. Or, je constate que, en fin de première primaire, elle ne peut même pas déchiffrer des mots simples tout en étant, en effet, très douée. Son QI global est de 136, le profil est homogène.

Je déconseille donc un saut de classe et l'adresse en logopédie. Avant de la quitter je lui demande, curieuse, comment fait-elle pour avoir des « LA » (largement atteint) en français, sans savoir lire. Elle me dit alors, avec une grande spontanéité (qui fait toute la satisfaction du travail avec les enfants) : « mais moi je lis seulement si je ne comprends pas ». L'intelligence remplit bien son rôle : Géraldine s'adapte, la maîtresse trouve qu'elle a un problème d'organisation mais en aucune façon elle n'a perçu que son élève ne sait pas lire. Vu sa surcapacité intellectuelle, elle ne rencontre aucune difficulté à comprendre les consignes sans avoir à les déchiffrer. Or cette forme d'adaptation lui permet justement d'éviter l'apprentissage central de l'école, la lecture. Cette enfant a bénéficié d'un soutien pédagogique individuel, pris en charge par les parents. Je la revois en 3P, son niveau est encore meilleur, (QI Global de 144, verbal 150, non verbal 142)) et elle s'ennuie toujours. Elle va donc raccourcir avec succès le cycle 3/4P. Sans aide, Géraldine aurait fini par payer cher cette adaptation, notamment au moment de l'orientation. Comme l'atteste l'expérience douloureuse de Samuel*, qui arrive chez moi en 9^{ème} VSO, il a déjà commencé un traitement logopédique en fin de 6^{ème}. C'est à ce moment que sa dyslexie a été détectée, grâce à l'insistance de sa mère, convaincue aussi bien des capacités que des difficultés de son enfant. En primaire on lui reprochait sa lenteur mais il a toutefois passé toutes ses classes sans que sa dyslexie ne soit détectée. Au moment de la consultation, Samuel commence à lire de manière plus

fluide mais son orthographe reste un problème. De plus, il se remet d'une dépression en 7^{ème}. Suite à une orientation que les parents ont pourtant contestée. Samuel n'a plus confiance en lui, il se croit vraiment incapable. Le bilan intellectuel mettra en évidence une intelligence moyenne forte au niveau global (QI global de 116) mais supérieure sur le plan non verbal (indice d'organisation perceptive de 123) et très supérieure au niveau logique (à 15 ans il a un âge mental de 20, ce qui équivaut à un QI de 133). Samuel a toujours été excellent en maths, mais personne n'a pensé, qu'il ne savait pas lire. Hélas ! Trop tard en 6T pour prendre la bonne voie. Il a été traité de « paresseux », « touriste », « incapable », « minimaliste ». Les enseignants ne comprenaient pas ses échecs puisqu'il était visiblement intelligent. Le message donné à Samuel au moment de l'orientation: « tu peux pas aller en Voie générale, tu as des capacités mais tu ne les utilises pas » donc il a atterri dans une voie secondaire à option. Et il a déprimé.

Si l'examen psychologique lui aura de permis de retrouver confiance, il refusera toutefois de raccorder et quittera l'école en VSO, tout en poursuivant encore pendant 1 an et demi la logopédie. Fait exceptionnel pour un adolescent. L'orientation en VSO n'est pas comptabilisée comme un échec par son établissement scolaire. Ses capacités réelles, ses aspirations et ses projets n'ont pas pesé lourd dans la balance. Fort heureusement, Samuel est doué sur le plan manuel et finit actuellement un apprentissage de mécanique. Tous n'ont pas la chance de pouvoir exercer un travail manuel : il faut être doué pour y parvenir. Nous connaissons tous des intellectuels qui seraient perdus dans une situation pareille ! Ainsi chacun devrait pouvoir trouver sa place en fonction de ses aptitudes et de ses aspirations.

L'expérience de Mario* n'a pas été facile non plus. Avec un QI global de 133, dont un 144 de compréhension verbale à 11 ans, il avait tout pour suivre une VSB. Sa dyslexie n'avait pas été détectée en primaire. En faite, sa mère, voyant qu'il ne démarrait pas lui avait appris à lire. Mais le problème resurgit en 7ème dans l'apprentissage des langues étrangères. Quant à la dysorthographe, je l'ai découverte en septième quand j'ai finalement décidé de lui faire une dictée, ce que je ne fais jamais. Le sentiment d'échec était déjà ancré en lui et avait passablement écorné sa confiance. Pourtant, son niveau de compréhension verbale est très élevé.

TEST DE COMPREHENSION VERBALE DE BONNARDEL (BV17-T)

2

Vous trouverez ci-dessous des sentences d'auteurs classiques. Chaque sentence est suivie de 6 phrases. Pour chaque sentence, faites une croix devant les deux phrases qui, selon vous, rappellent le mieux l'idée essentielle que l'auteur a cherché à exprimer (ou s'en écarte le moins).

I. - QUI VEUT NOYER SON CHIEN L'ACCUSE DE LA RAGE (Molière).

- 1 - Il n'est pas toujours aisé de découvrir les véritables motifs des actions de nos semblables.
- 4 2 - On porte souvent sans succès des accusations plausibles.
- 3 - Pour se justifier l'homme n'est pas avare de mauvaises raisons.
- 4 4 - Les prétextes comptent plus que les intentions.
- 5 - Nos intentions sont moins pures que nos actes.
- 6 - On trouve toujours un prétexte pour excuser une mauvaise action.

II. - IL Y A DES LOUANGES QUI MEDISENT (La Rochefoucauld).

- 1 - On médit plus volontiers d'autrui qu'on ne loue ses mérites.
- 4 2 - Les faibles ne sont pas ménagés de leurs louanges envers les puissants.
- 3 - Tous les éloges ne sont pas sans épines.
- 4 4 - Les trop longs discours tournent souvent à la médisance.
- 5 - Le dénigrement prend parfois le masque de la flatterie.
- 6 - La cuirasse des héros n'est pas toujours sans défaut.

III. - LES OCCASIONS NOUS FONT CONNAITRE AUX AUTRES ET ENCORE PLUS A NOUS-MEME (La Rochefoucauld).

- 4 1 - Il faut saisir les occasions quand elles se présentent.
- 2 - Les heurts de la vie nous obligent à une vue plus objective de nos qualités et de nos défauts.
- 4 3 - Il faut savoir saisir nous-même devant les autres les occasions que nous offrent les circonstances.
- 4 - Nos réactions aux circonstances imprévues contribuent à nous révéler à nous-même.
- 5 - Pour mieux nous connaître, les autres font naître des occasions auxquelles nous devons nous plier.
- 6 - Notre audace nous impose aux autres et plus encore à nous-même.

IV. - ON NE TROUVE GUERE D'INGRATS TANT QU'ON EST EN ETAT DE FAIRE LE BIEN (La Rochefoucauld).

- 1 - On n'est jamais récompensé de faire du bien à un ingrat.
- 2 2 - Il existe dans le monde bien moins d'ingrats qu'on ne le croit généralement.
- 4 3 - Il faut faire le bien sans se soucier des ingrats qui existent dans le monde.
- 4 - On oublie facilement les bienfaits dont on n'a plus l'espoir de bénéficier.
- 5 - La reconnaissance envers autrui est fonction de ce qu'on attend encore de lui.
- 6 - Reconnaître les bienfaits est le lot des esprits supérieurs.

V. - QUE SI QUELQUE AFFAIRE T'IMPORTE NE LA FAIS PAS PAR PROCUREUR (La Fontaine).

- 4 1 - Le procureur ne fait pas la loi dans toutes les affaires importantes.
- 2 - De notre temps le monde des affaires fourmille d'intermédiaires douteux.
- 3 - Il est préférable de traiter soi-même ses affaires.
- 4 - Il est nécessaire d'acquérir d'abord les compétences nécessaires si l'on veut traiter soi-même ses affaires.
- 5 - Chacun doit traiter personnellement ce à quoi il porte un intérêt saillant.
- 6 - Si tu es en conflit avec ton voisin, l'arbitre que tu désigneras ne te donnera pas toujours raison.

En effet, à 13 ans, il atteint le niveau 2^{ème} gymnase au test de Bonnardel (4 ans d'avance, (cf protocole ci-dessus) il a obtenu le maximum (8 points) à presque toutes les phrases) alors qu'il ne sait pas orthographier des mots simples et confond les sons, ce qui complique l'apprentissage de nouvelles langues. Mais les enseignants n'ont pas crû en lui, refusant les aménagements proposés, pensant qu'il faisait exprès et que ce jeune ne travaillait pas. Mario a dû redescendre en VSG.

Son exemple illustre très bien le décalage entre compréhension et expression verbales d'un côté et orthographe de l'autre, plus extrême chez les HP. Ils peinent à écrire des mots qu'ils manient oralement avec dextérité. Cela génère une frustration très importante.

Et l'apprentissage de l'allemand et de l'anglais leur pose des problèmes parfois insurmontables, que nous devrions tenter de contourner. Pourquoi les sciences, l'histoire ou la géographie ne pourraient pas remplacer les langues dans la promotion de l'élève ? Cela permettrait à ces jeunes d'arriver à la maturité plus facilement. Savoir des langues est indéniablement utile de nos jours mais faut-il pour autant laisser en rade des jeunes parce qu'ils peinent à les apprendre ? Alors qu'ils feront à coup sûr un métier où ils n'auront pas besoin de les parler. Est-il vraiment indispensable pour un mathématicien de savoir l'allemand ? et un professeur de littérature française, a-t-il réellement besoin de savoir l'anglais ?

Comment expliquer que les pédagogues n'aient pas détecté la dyslexie-dysorthographe, pour Géraldine, Samuel et Mario ?

Le passage sans détection pendant toute la primaire peut être mis sur le compte de la mise en place de stratégies d'évitement de la lecture (Géraldine et Samuel), en compensant grâce à la compréhension.

L'apprentissage de la lecture avec sa mère, comme pour Mario, peut aussi expliquer cette situation. Les exigences insuffisantes au niveau de l'orthographe en primaire (dictées apprises) font que le problème n'apparaîtra pas avant la 5T pour de nombreux enfants.

Ensuite, l'incompréhension des adultes face à leur manière de fonctionner. Ces enfants parviennent à comprendre les règles grammaticales grâce au raisonnement logique souvent très efficace, ils n'arrivent pas pour autant à les appliquer, notamment en situation de test, lorsque le temps est limité.

Les adultes disent facilement : « il connaît les règles mais il ne les applique pas, donc il s'en fiche », en somme « il ne veut pas » au lieu de « il ne peut pas ». Les nombreuses inversions et confusions de sons les font douter et les empêchent d'automatiser les apprentissages. C'est en somme comme si vous deviez réfléchir chaque fois à quel pied poser sur l'accélérateur en conduisant mais que, même après cette réflexion, vous vous trompiez malgré tout. Que de temps perdu ! Sans compter la discontinuité dans le processus de pensée que cela implique. Ils sont alors désorientés. La dictée devient un cauchemar intégral. J'ai essayé de m'imaginer ce qu'ils ressentent à ce moment-là : probablement, c'est

comme s'ils avaient perdu le rythme en courant sur un tapis roulant. Le tapis se déroule, de plus en plus vite, et ils ne parviennent plus à retrouver leur équilibre.

Donc en effet, ils ont la capacité de comprendre mais pas celle d'appliquer. Et c'est bien leur problème : justement de ne pas pouvoir actualiser leurs compétences intellectuelles en passant par l'écrit ! C'est la forme que prend la dysorthographe chez eux. Si la dyslexie sera dépassée, souvent avec l'aide des mères et, dans les meilleurs cas, grâce à l'aide de la logopédiste intervenant en début de primaire, la dysorthographe va persister et empoisonner la fin de leur scolarité.

Des traitements logopédiques mis en place sont parfois arrêtés, lorsque l'enfant lit comme un enfant dans la norme. Mais de quelle norme parlons-nous ? Dans le canton de Vaud nous en avons trois : celle de la VSO, celle de la VSG, celle de la VSB. Des enfants arrivent confiants en 5^{ème} avec des A en français. Cela ne suffira pas pour aller en VSB.

Ainsi Gustave*(QI global de 110, verbal et non verbal de 114), 10 ans et demi d'âge réel, en 4P, dont les parents me consultent pour un tout autre problème. Gustave est un enfant qui dispose d'une intelligence moyenne-forte. Avec un niveau de lecture de 7 ans, Gustave reçoit pourtant des A en français. Si c'est acquis, pourquoi se faire du souci ? Les problèmes sont programmés, ils apparaîtront en 5^{ème} mais parviendra-t-il à redresser la barre et à rejoindre la VSB ? C'est pourtant ce qu'il souhaite, et il pourrait y arriver avec ses capacités. A condition de savoir lire. Gustave a arrêté le traitement contre l'avis de sa logopédiste mais l'accord de ses parents, confortés par les A que l'enfant recevait à l'école.

3) Un troisième cas de figure : l'enfant présente des problèmes, de comportement, d'attention ou de relations mais personne ne songe au fait qu'il serait aussi dyslexique, et encore moins qu'il dispose d'un haut potentiel! dans ce cas les troubles du comportement et des relations masquent l'intelligence qui masque à son tour la dyslexie. Arrivé chez moi en 5T, Maximilien*, a un parcours scolaire très douloureux. Toutefois, il est en 5^{ème} et n'a jamais redoublé. Sa dyslexie est passée inaperçue mais ses notes ne sont pas bonnes du tout, et correspondent plutôt à une VSO. Son niveau de lecture est proche de 7-8 ans alors qu'il a 10 ans et demi. Grâce à un démarrage rapide du traitement logopédique, à la conscience de ne pas être incapable, et malgré ses très nombreuses difficultés, il reprend courage, ses résultats s'améliorent, il réinvestit sa carrière scolaire.

Sans une intervention logopédique son avenir était bien compromis.

4) Un dernier cas de figure: l'enfant dyslexique a pu présenter ou présente encore en début de scolarité, une dysphasie touchant parfois l'expression ou la compréhension, parfois les deux simultanément. Lors des tests intellectuels, son trouble langagier occultera complètement son intelligence, notamment verbale mais

aussi parfois non verbale. Pour évaluer ses capacités, il est indispensable de faire recours à des tests de raisonnement sans langage. L'incapacité à s'exprimer oralement amènera souvent l'entourage à douter de ses aptitudes intellectuelles. Il est intéressant de constater l'évolution importante du niveau intellectuel grâce aux prises en charge logo et psychothérapeutique.

A 4 ans 5, au WPPSI-R, il obtient un QI non verbal de 110 mais la partie verbale ne pourra être passée car le langage d'Albert ne le permet pas.

A l'Echelle de maturité mentale de Columbia (épreuve de raisonnement logique non verbal, donc sans langage) il arrive à un QI de 131.

Un an plus tard, à 5 ans 8 mois, son QI verbal est calculable et atteint le 86, ce qui est dans la norme faible. Alors que le QI non verbal du WPPSI-R est à 130, comme celui du Columbia, une année avant.

Lorsque cet enfant a eu 9-10 ans, la mère m'informe qu'il a été reconnu comme HP, donc avec **un QI égal ou supérieur à 130**. Ce potentiel était toutefois évident au niveau du test logique dès 4 ans 5 mois.

Cette évolution suscite trois réflexions :

- 1) le QI s'est élevé de manière significative probablement parce que l'enfant parvient à mieux utiliser ses compétences, inhibées par la dysphasie lors du premier examen.
- 2) affirmer qu'un enfant n'est pas surdoué comme déclarer qu'il est déficitaire s'avère très périlleux en partant uniquement du QI. Il faut admettre que, dans certains cas, il n'est pas possible de se prononcer à cause de la présence de troubles altérant le fonctionnement. Il faut dès lors faire recours à des tests sans langage pour les enfants dysphasiques et dyslexiques.

Il est par contre évident qu'un QI égal ou supérieur à 130 correspond à un potentiel intellectuel très supérieur et la surdouance est incontestable.

- 3) Finalement, je tiens à relever que des bilans intellectuels périodiques permettent de mesurer objectivement les progrès d'un enfant.

Quel est le dénominateur commun à tous ces enfants ? La souffrance, la dévalorisation mais aussi, le nivellement par le bas (Samuel, Mario). Pour l'enfant dyslexique la carrière scolaire s'apparente à une longue et pénible escalade, alourdie par le trouble. Il est dès lors contre productif de leur dire, quand ils se trouvent à mi-chemin, qu'ils doivent redescendre prétextant qu'ils n'ont pas les compétences pour aller plus haut ! Cela équivaut à leur dire qu'ils n'y arriveront pas. Les progrès sont à leur portée moyennant des efforts, très importants il faut le reconnaître. Leur

donner le goût de se dépasser au lieu de les laisser dans la facilité les aidera à progresser.

Et il y a aussi le regard. Nous devons toujours nous poser la question : quel regard posons-nous sur eux ? Il est très important, comme l'explique si bien Frédéric que vous allez entendre plus tard.

Rosenthal et Jacobson ont décrit l'effet Pygmalion positif. Pour résumer: si le maître est convaincu que son élève a un bon potentiel d'apprentissage, celui-ci aura plus de chances de réussir, quelles que soient ses capacités. L'effet négatif de ce phénomène, décrit par Terrassier implique que, si les attentes de l'entourage (donc : maîtres, parents et pairs) sont médiocres ou négatives, l'enfant va s'y conformer et ne pas montrer ses aptitudes. Il ne pourra pas, très souvent, réussir à son niveau de compétences voire ne pas réussir du tout. L'enfant qui ne sait pas lire ou qui ne sait pas orthographier aura souvent de la peine à utiliser ses compétences en classe. Il sera dès lors, très souvent, considéré comme incompetent, ce que nous avons pu constater avec Mario et Samuel.

Nous devons soutenir ces enfants pour qu'ils continuent leur pénible ascension et ne pas leur laisser croire qu'ils ont atteint leurs limites. L'enfant n'a pas, en général, l'indépendance d'esprit pour aller à l'encontre de notre avis d'adulte. Et les adolescents, qui sont souvent pris dans la tourmente d'interrogations identitaires, n'auront pas toujours l'énergie psychique pour se battre, comme Samuel et Mario. Notamment lorsque l'entourage n'a pas reconnu leurs capacités et leurs difficultés et les a jugés négativement. Le risque est donc grand qu'ils quittent l'école au plus vite et renoncent ainsi à leurs aspirations, aspirations qui n'étaient pas irréalistes et qui auraient mérité d'être soutenues.

Deux exemples illustrent à quel point l'image que nous pouvons avoir d'un enfant peut être incomplète voire déformée:

Rafael* a parlé tard et avec difficulté, il a appris à lire difficilement et suivi un bref traitement logo, arrêté car il a décroché la lecture rapidement. Son niveau scolaire était moyen, sauf en maths. Pour son enseignante Rafael était un enfant dans la bonne moyenne, pour son psychologue (qui n'avait pas fait des tests) il n'était pas surdoué. Contrairement à ces deux avis, lorsque je le rencontre le bilan met en évidence un QI de 152, très homogène. Il entre dans la catégorie de surdouance très élevée. L'écart entre le niveau de lecture et le niveau intellectuel reste toutefois une source de problèmes pour lui. Mais comme il dit : « au moins je sais que je suis intelligent ».

Patricia* : lorsque sa logopédiste me l'adresse en 2P, Patricia souffre de dysphasie et de dyslexie. En grande difficulté à l'école, son comportement laisse à désirer et son apprentissage de la lecture piétine, elle risque une orientation en classe à petit effectif ; ses capacités sont clairement mises en doute. Le bilan permet de mettre en évidence un QI moyen-fort mais un niveau très supérieur dans le domaine de la logique-non verbale, comme Samuel et Albert. Son QI global est de 108, l'indice de

compréhension verbale de 112 et le raisonnement perceptif de 114. Le QI à l'Echelle de Columbia est de 128.

Je dis à Patricia qu'elle est vraiment intelligente, je la félicite pour le travail accompli avec enthousiasme chez moi. Elle est radieuse. Son enseignante est aussi informée des résultats. En quelques semaines ses progrès sont visibles, elle lit mieux, elle est rassurée. Non seulement elle n'ira pas en classe à effectif réduit mais elle va passer en 3P grâce à un appui ciblé pour la lecture. Elle peut poursuivre sa progression.

Qu'est ce qui a changé pour ces deux enfants ?

Le regard que l'entourage pose sur eux (parents, pairs, enseignants) mais aussi leur propre regard sur eux-mêmes grâce à une analyse complète de leur fonctionnement. Cela est essentiel pour améliorer l'estime de soi.

Conclusion : Il n'y a pas de portrait-type du dyslexique. L'interaction entre l'intelligence et les troubles, mais aussi parfois un problème affectif, peut prendre des formes très différentes et brouiller les indices. Evitons donc les images rigides et stéréotypées, mais dotons-nous d'outils d'apprentissage, d'évaluation, et de diagnostic pour détecter toutes les caractéristiques ou difficultés de l'enfant. Et mettons également tout en œuvre pour disposer de possibilités de traitement logopédique intervenant le plus vite possible afin d'éviter que l'enfant ne s'installe dans l'échec. Et surtout n'oublions pas qu'un regard négatif peut faire très mal.

Demandons-nous toujours, non seulement où sont les points faibles d'un enfant mais quelles sont ses ressources et mettons tout en œuvre pour les valoriser, il y va de son estime de soi, qui sera tout au long de sa vie, un facteur de protection.

Et ne baissons pas les bras! La plus jeune professeure ordinaire de l'université de Lausanne a été dyslexique et reste dysorthographique, cela ne l'a pas empêchée d'atteindre un but à la hauteur de ses capacités ! Grâce au système français, qui ne connaît pas la sélection avant la 9^{ème} et qui accepte que l'élève ne soit pas bon partout. En effet, elle a toujours été excellente en mathématiques. Je me réjouis donc d'entendre nos collègues français. Nous avons certainement quelque chose à apprendre pour mieux soutenir les élèves dyslexiques.

Lausanne, le 12 mai 2007